

TERRE PERDUE

Comme lames de fond
 réminiscences de paradis perdu
Lumière à gros bouillons giclant entre les doigts
Pluies de suffocation drue
Mélopées muezzines
Arbres séculaires couvrant des jardins noirs
Cumin cannelle et miel
 ligués en lourds parfums qui tailladent le cœur
Vent marin chuintant à travers les pinèdes
Tohu-bohu des fragrances
 de saisons convulsives
Grenade gainée de cuir
 ensanglantant la bouche
Ciel d'azur à couches redoublées
Flamboyance des oursins
Sirocco colérique
 martelant sa brûlure contre les volets clos
Sauvagerie solaire
Rugissements de récoltes
Jusqu'à l'os rocheux terre rôtie
Herbe rêvée au bord des cils
Cèdres de l'Atlas embrumés d'organza
Rareté de neige
 accueillie en offrande paumes ouvertes
Aubes de sucre d'orge
Crépuscules safranés
Mon exil meurt de faim
 du rivage enivrant où palpaient mes joies

Là-bas la mer s'ébroue dans l'outrance des bleus

SOLEIL DE GLACE

La cité en ressauts de blancheur insolente
Cascade jusqu'au port, où le doux clapotis
Cajole les hauts flancs du navire en attente
De convoyer au loin la foule des bannis.

Leurs miséreux bagages s'entassent sur le pont.
Ils n'ont pas voyagé, vu d'autres horizons.
En leur pays natal ils espéraient mourir,
Un exil arbitraire les contraint d'en partir.

Chassés, indésirables, étrangers sur leur terre,
Ils frissonnent, insensibles à la douceur de l'air,
Aux fragrances d'Avril, à l'indigo du ciel,
Et leur nature heureuse s'ensanglante de fiel.

L'Histoire les a trahis, l'Histoire les a volés.
Ils ont perdu leurs biens, leurs racines et leurs morts.
Vendangeant les images de leur terre spoliée,
Ils emplissent leurs yeux d'un ultime décor.

N'éprouvant pas encore la poigne de l'angoisse,
Le menton effondré et le cœur sinistré,
Ils fixent les arcades qui s'éloignent et décroissent,
Panorama grandiose de la ville d'Alger.

Nuque ployée par le froid de la tragédie
Ils voguent vers un ailleurs, un ersatz de patrie,
Un pays qu'ils ignorent, qui les a mystifiés.
Leur regard est noyé... peuple rapatrié.

TEMPÊTE HIVERNALE

Beuglements de violence venteuse

Tambour des averses

Infiltrant leur trop-plein sous la porte

La Méditerranée fracasse son camaïeu de bleus

Chevauchée enragée de vagues écrêtées

Ciel de poix à déchirures aléatoires

Accrocs de soleil

Les vitrages sanglotent leur ennui

Une flambée phtisique qui ne réchauffe pas

Vacuité de l'âme

Désert d'amitié

Solitude

Claustration

Dehors

Intempéries et guérilla

S'abouchent pour notre désespérance

SOLEIL DE GLACE

La cité en ressauts de blancheur insolente
Cascade jusqu'au port, où le doux clapotis
Cajole les hauts flancs du navire en attente
De convoyer au loin la foule des bannis.

Leurs miséreux bagages s'entassent sur le pont.
Ils n'ont pas voyagé, vu d'autres horizons.
En leur pays natal ils espéraient mourir,
Un exil arbitraire les contraint d'en partir.

Chassés, indésirables, étrangers sur leur terre,
Ils frissonnent, insensibles à la douceur de l'air,
Aux fragrances d'Avril, à l'indigo du ciel,
Et leur nature heureuse s'ensanglante de fiel.

L'Histoire les a trahis, l'Histoire les a volés.
Ils ont perdu leurs biens, leurs racines et leurs morts.
Vendangeant les images de leur terre spoliée,
Ils emplissent leurs yeux d'un ultime décor.

N'éprouvant pas encore la poigne de l'angoisse,
Le menton effondré et le cœur sinistré,
Ils fixent les arcades qui s'éloignent et décroissent,
Panorama grandiose de la ville d'Alger.

Nuque ployée par le froid de la tragédie
Ils voguent vers un ailleurs, un ersatz de patrie,
Un pays qu'ils ignorent, qui les a mystifiés.
Leur regard est noyé... peuple rapatrié.

Françoise Bobby-Carré